

## La question des origines (1) Bible et mythologie

Hb 11 :3

Les enjeux de la question des origines sont importants. Toute notre compréhension du monde, de nous-mêmes, de notre vie, de notre destinée, y est en cause. Luther pouvait dire, à propos des premiers chapitres de la Genèse, qu'ils étaient le fondement de toute l'Écriture. Il avait raison : si l'on s'égarait, à propos des enseignements principaux, des premiers chapitres de la Bible, on comprend presque tout le reste de façon déformée.

### **1. Les objections à la foi évangélique**

On peut distinguer trois grandes composantes parmi les attaques lancées contre la foi évangélique, à propos de la question des origines.

Il y a d'abord, de manière floue mais très répandue, une sorte de dédain moqueur, amusé, à l'égard d'un texte que les gens pensent puéril : le récit biblique est un vieux texte, qui remonte aux enfances de l'humanité, dont la naïveté est celle de réponses enfantines aux questions que l'on pouvait se poser sur les origines de l'univers ; mais il s'agit, pour un esprit moderne, de légendes, d'éléments de folklore qu'une personne dotée de culture scientifique ne peut pas prendre plus au sérieux que des histoires de lutins, d'elfes ou de dragons... Bien des personnes autour de nous ont une telle curiosité condescendante à l'égard des premiers chapitres de la Bible. On peut mentionner dans cette même catégorie des interprétations de couleur psychologique que certains donnent des textes de la Genèse : ils disent de manière très assurée, que cela relève de la psychanalyse ; tout comme on fait la « Psychanalyse des contes de fées » (B.Bettelheim), manifestement ce sont des mécanismes de l'inconscient qui ont produit les images que l'on trouve au début de la Genèse. Tout cela correspond très aisément à ce que l'on peut imaginer des fantasmes qui surgissent à propos de la sexualité, de son lien à la mort, la figure du serpent étant manifestement une figure phallique... Bien des personnes croient acquis que les textes de la Genèse ne font que refléter de tels jeux de mécanismes inconscients, tout comme d'autres éléments folkloriques que l'on trouve dans tous les peuples.

Une deuxième grande composante assigne au genre mythologique les récits de la Genèse et des allusions faites aux origines dans d'autres récits de l'Ancien Testament ? Ceux qui s'y connaissent quelque peu considèrent comme un résultat acquis de l'étude comparée des religions, des mythologies, et de l'exégèse critique, qu'il s'agit de mythes. Peut-être de la version « brisée » ou « historicisée » de mythes : ces expressions sont assez fréquemment acceptées. Mais on ne doute pas que pour le fond, nous avons dans le début de la Genèse des mythes, c'est-à-dire, au minimum de l'acceptation du terme, des récits dont le fond n'a pas de valeur historique et ne se réfèrent pas à des faits réellement arrivés dans le temps et l'espace. Il y a une grande diversité de notions du « mythe » parmi les spécialistes, mais on peut dire que leur trait commun est de souligner que le mythe, tout en se présentant sous la forme d'une histoire, qui a le caractère d'un récit, ne rapporte pas des faits réellement arrivés. Cela ne veut pas dire qu'on le déprécie nécessairement : cette vision du texte peut s'allier à une assez haute estime à leur égard, à un intérêt réel pour la Bible. Certains partisans de cette conception affirment que ce texte revêt pour eux un grand intérêt, qu'ils le lisent avec passion, s'en imprègnent, les trouvent fort éclairants pour leur existence. On est très loin du dédain quelque peu méprisant de la première approche du texte

des origines. Mais il faut ajouter, d'emblée, qu'il y a malgré tout un mépris, écrasant, pour l'orthodoxie chrétienne, biblique et évangélique, chez ceux qui disent révéler ces textes en tant que mythes : prendre ces récits pour des rapports sur des faits historiques, c'est montrer que l'on n'a rien compris ! La tradition chrétienne les a lus ainsi pendant des siècles, mais il s'agit là d'une lecture tout à fait impropre, d'une naïveté dépassée ; il ne reste que les fondamentalistes pour adopter pareille lecture, qu'on ne peut absolument pas admettre. Le « mépris » est donc bien réel, mais sélectif, à l'égard de ceux que l'on appelle les fondamentalistes... et nous sommes visés, ne nous faisons pas d'illusion !

La troisième composante concerne plus spécialement les conclusions auxquelles les savants d'aujourd'hui arrivent : beaucoup sont persuadés que leurs conclusions sur la genèse de l'univers, les origines de la vie et de l'espèce humaine sont en conflit impossible à apaiser avec le texte biblique. Les conclusions scientifiques déconsidèrent le texte biblique, pour toute information objective qu'il voudrait nous donner. Trois zones sont particulièrement sensibles : (i) celle des âges en cause (des milliards d'années contre quelques milliers seulement) ; (ii) la question de l'évolutionnisme transformiste (comment les espèces vivantes sont-elles devenues ce qu'elles sont sous nos yeux ?) ; (iii) les origines de l'humanité (ou des humanités, si l'on veut distinguer entre « l'homme habile », « l'homme dressé », « l'homme sage », « l'homme sage et sage » : quel rapport entre ces distinctions scientifiques et la Bible, la question est très sensible). Bien des personnes autour de nous pensent qu'il y a un conflit qui ne peut pas être résolu, entre les conclusions des savants, auxquelles ils accordent leur crédit, et le donné biblique.

Nous traiterons ces questions en trois études distinctes. La présente étude considérera la question du rapport à la mythologie.

## **2. Les apparences favorables à la lecture mythologique**

Une lecture rapide, superficielle et littéraliste des premiers chapitres de la Genèse, surtout si elle est très orientée par une conception vulgaire du mythe, confirme en général l'attitude méprisante qu'on bien des personnes. Nombreux sont ceux qui méprisent le texte sans l'avoir lu ... mais certains l'ont lu, très vite, et de manière entièrement littérale. Si, de plus, ils avaient l'idée commune du mythe comme un premier effort de réponse, par des ignorants, aux énigmes de la vie que la science nous permet aujourd'hui de mieux élucider, ils ont pu tirer la conclusion que le récit biblique des origines est dépassé. Pour beaucoup, le mythe correspond à ces premiers efforts de science, de « pseudo science » très ignorante, dépassée par un évolutionnisme culturel dont beaucoup sont convaincus : nombreux sont ceux qui pensent que, du point de vue culturel, un évolutionnisme très linéaire prévaut, depuis les conceptions très primitives et rudimentaires de personnes qui ne savaient pas penser, jusqu'à des stades plus raffinés, puis suprêmement raffinés (le nôtre). Ce cadre est encore très présent, dans beaucoup d'esprits. Il produit une conception du mythe très méprisante, que l'on applique au début de la Genèse. Un monde créé en six jours est manifestement une conception primitive ! La lumière créée avant le soleil montre que l'on ignore qu'elle vient du soleil ! Les animaux qui sortent de la terre, Dieu qui agit comme un potier pour former l'homme et lui souffle dans le nez, des arbres aux fruits magiques qui peuvent donner un savoir extraordinaire ou l'immortalité... tout cela n'est pas possible à admettre pour un homme de notre temps : c'est du folklore, que l'on trouve ailleurs, et qui correspond à des conceptions mythologiques primitives.

Les érudits partagent avec ce grand public peu informé le présupposé que le fond des récits bibliques est un simple produit de l'imagination humaine. Pour eux, il va de soi que les traditions qui ont été mises en forme par les auteurs des premiers chapitres de la Genèse, ont été produites par l'activité mentale, et tout spécialement par le déploiement de la faculté imaginative, des gens d'une culture relativement archaïque. Sur ce point, il y a accord. Mais sur le reste, il n'y a ni le même mépris ni les mêmes thèses. D'abord, quant au fond, quant à ces traditions mêmes incorporées au récit des origines, on se refuse à mépriser les vieux mythes des cultures anciennes. Il ne s'agit pas simplement de pseudo science : en réalité, c'est toute une vision du monde qu'ils

transmettent, c'est davantage de la philosophie que de la science. Ces mythes expriment une vision métaphysique et poétique de la réalité. Vues sous l'angle philosophique, ces productions de l'imaginaire de l'homme ancien soutiennent la comparaison avec les systèmes que peuvent former les penseurs modernes. Bien des érudits sont prêts à le dire. Ils essaient de se dégager de cet évolutionnisme orgueilleux et très naïf qui représente l'histoire humaine comme un progrès toujours ascendant pour monter jusqu'à nous. Depuis les années 1950, avec le structuralisme, l'opinion dominante parmi ceux qui étudient les cultures, est que le schéma d'un progrès linéaire ne correspond pas à l'histoire de l'humanité. Les cultures sont difficiles à comparer entre elles, on ne peut en déclarer une supérieure à une autre, il n'y a pas une « pensée primitive ». Claude Lévi-Strauss, professeur au Collège de France, démontre que les « primitifs » pensent exactement comme nous. Dans son ouvrage « La pensée sauvage », il montre que les mécanismes de pensée sont exactement les mêmes que ceux des savants de la pensée moderne. Certes, les présupposés changent, les données sur lesquelles la pensée s'exerce ne sont pas les mêmes, mais il n'y a pas de différence radicale quant à la manière de penser. Si l'on considère, par exemple, la structure des langues les plus « archaïques », celle des populations les moins « évoluées », on s'aperçoit que ces langues sont parfois plus compliquées que les nôtres, avec des systèmes très raffinés de conjugaison ou de déclinaison, ce qui atteste une capacité intellectuelle extrêmement raffinée, elle aussi. Les érudits refusent donc de considérer ces récits venant d'une culture ancienne comme très enfantins. Ils peuvent receler de grandes richesses. Le mythe est comme le résumé, sous une forme imagée, de toute une vision du monde. Nous avons peut-être beaucoup perdu à quitter la culture formée par le mythe : il est une sagesse qui équilibrait la vie, et notre vie déracinée d'aujourd'hui se dessèche et s'affole. Le mythe était une protection de l'humanité. On ne doit pas les mépriser.

D'autre part, les érudits sont prêts à dire que les récits bibliques ne sont pas si « vieux » que cela. Par rapport à bien des mythes que l'on étudie, on doit leur reconnaître une élaboration correspondant à une culture d'écriture de plusieurs siècles ou plusieurs millénaires. En fait, les récits bibliques ne peuvent pas se comparer aux traditions mythologiques que l'on possède aujourd'hui de populations sans écriture. Les civilisations du Moyen-Orient ont connu l'écriture au 3<sup>e</sup> millénaire, avec un raffinement culturel, des écoles, des héritages. De plus, les érudits qui adoptent la haute critique datent les récits bibliques encore plus récemment que nous ne le faisons (ils ne les attribuent même pas à Moïse, mais à des siècles ultérieurs) : ils reconnaissent qu'à cette date, il existait des écoles de pensées diverses, des scribes, des écoles théologiques. On reconnaît donc que ces récits, même si leur fond est assez ancien, sont assez raffinés dans la forme. On reconnaît aussi l'influence de la religion propre à Israël, avec des traits fortement originaux. Nous n'avons donc pas du mythe, purement et simplement. C'est pourquoi on parle de « mythe historicisé ».

On admet en général que la religion d'Israël a tranché par rapport aux religions avoisinantes, parce que le Dieu révéré par Israël, Yahvé, est un Dieu qui intervient dans l'Histoire. Il s'est révélé principalement par un événement historique, la sortie hors d'Égypte, au temps de l'Exode. A cause de ce noyau historique de la foi d'Israël, on dit que les scribes et les docteurs d'Israël, dans les siècles qui ont suivi, réfléchissant toujours à partir de l'Exode, ont repris les mythes de leurs voisins à propos des origines, mais en les historicisant. Ils leur ont donné un cachet historique correspondant à la foi d'Israël. On continue à penser que c'est du mythe, au fond. Mais c'est un mythe modifié, affecté par le caractère historique de la religion originale d'Israël.

Pour soutenir leur point de vue sur la nature foncièrement mythologique des récits bibliques, les érudits utilisent des arguments que le grand public ne connaît pas et qui sont de quelque poids. Il s'agit de traits de similitude avec des mythologies connues, en particulier avec des mythologies du Moyen-Orient ancien. Ce sont ces traits qu'ils font valoir pour dire qu'il serait tout-à-fait artificiel de penser qu'il s'agit là de récits historiques.

En ce qui concerne la « première tablette » (Gn 1 :1 à 2 :4) - parce que le Genèse a probablement été d'abord écrite sur des tablettes d'argile -, les similitudes sont évidentes avec l'épopée babylonienne de la « création » du monde, qui est plutôt une « cosmogonie », et que l'on cite habituellement par ses premiers mots : « Enuma Elish » (« Lorsque en-haut »). Ce texte repose

lui-même sur des cycles épiques et mythologiques plus anciens : l'Épopée d'Atrahasis est la forme la plus ancienne que l'on ait retrouvée à ce jour. Pas de doute : il y a des correspondances extrêmement frappantes avec les premiers chapitres de la Bible. Il y a même eu une controverse, au 19<sup>e</sup> S, lorsqu'on a découvert l'Enuma Elish, entre savants allemands, qui avaient pris le titre « Babel und Bibel », Babel étant une forme pour Babylone. Certains affirmaient que tout ce qui est dans la Bible vient, en fait du fonds babylonien, d'autres le contestaient. Mais sans aucun doute, des points de contact extrêmement frappants existent, et laissent à penser que ce n'est pas par hasard que l'on fait des relations entre le récit babylonien des origines de l'univers et le premier chapitre de la Genèse.

En ce qui concerne les chapitres 2 et 3, l'histoire du paradis terrestre, là aussi on découvre des points de contact assez nombreux. L'image d'un Dieu qui façonne à partir de l'argile est présente dans beaucoup de récits folkloriques, même l'histoire de la formation de la femme à partir d'une côte se retrouve dans d'assez nombreux récits. Un arbre dont le fruit communique la vie se retrouve aussi, en particulier dans l'Épopée de Gilgamesh, un autre récit babylonien où tout tourne autour de cette plante de vie. Il y a donc des points de contact très significatifs.

Pour les érudits, ce sont là des indices de l'origine mythologique de ce que nous avons au début de la Genèse. On pourrait poursuivre en disant que certains autres passages de l'Ancien Testament, faisant allusion à la création de l'univers, semblent aussi emprunter à des éléments mythologiques. La figure du Léviathan, par exemple, qui est évoquée (Ps 104, Job, Esaïe 27), était une figure mythologique, un grand serpent de mer fuyard et tortueux, tiré de la mythologie phénicienne, que l'on connaît maintenant par les textes retrouvés à Ras Shamra, en Syrie du Nord, qui s'appelaient Ugarit aux temps anciens. Ces découvertes, faites dans les années 1930 mais exploitées dans les décennies qui ont suivi, comportent de nombreux textes mythologiques, et permettent de très bien repérer quel était ce « Léviathan ». Il y a aussi Rahab, comme monstre, qui semble appartenir aux récits mythologiques. On voit des allusions à ces figures dans les textes de l'Ancien Testament.

### **3. La réponse évangélique**

Que pouvons-nous répondre à ce discours qui prend parfois des allures de réquisitoire ?

#### des textes méprisables ?

La valeur, l'intérêt et la richesse des textes bibliques me semblent faciles à défendre. En réalité, elle est reconnue par tous ceux qui ont pris la peine d'étudier la question. Même des érudits très hostiles à la foi chrétienne sont d'accord pour dire qu'il ne s'agit pas de textes méprisables, de simples efforts maladroits de personnes ignorantes... On reconnaît que nous avons là l'œuvre d'auteurs très réfléchis, très raffinés, qui ont utilisé les traditions anciennes (que l'on ne peut pas mépriser non plus), et de telle sorte que l'influence de ces textes sur toute notre civilisation s'explique bien. Ce n'est pas une bizarrerie incroyable s'ils ont exercé une telle influence. Ce n'est pas par hasard que des hommes aussi puissants par leur génie que Saint-Augustin, ont médité, année après année, ces textes de la Genèse. Ils méritent, par leur valeur intellectuelle, d'être l'objet de beaucoup de réflexion. Ce sont les ignorants qui les dédaignent et les méprisent.

Ces textes sont issus d'un âge de haute culture, même si nous les datons moins bas que les critiques. Ils nous viennent de Moïse. Il faut nous rappeler que le temps de Moïse était un temps de haute culture, après des siècles de raffinement. Il ne s'agit pas du tout de « primitifs ». Certaines cultures « primitives », qui n'ont pas eu le support de l'écriture, ont été comme livrées aux éléments de la nature sans pouvoir la maîtriser : tout en étant respectables, elles ont été très archaïques. Mais ce n'est pas du tout le cas de la culture dont Moïse a été le représentant. En Egypte comme en Mésopotamie, il y a des raffinements de pensée remarquables. On a découvert, par exemple, sur le site d'Emar, qui date en gros de l'époque de Moïse, une bibliothèque de cette ville : il y avait un système très compliqué, très raffiné, des héritages, des dictionnaires pour

passer d'une langue à l'autre, des bibliothèques bien classifiées... Penser que ces écrits puissent être des tentatives de gens ignorants, c'est vraiment ne pas savoir à quoi ils correspondent historiquement !

On peut dire aussi que le littéralisme que bien des gens apportent à leur lecture des premiers chapitres de la Genèse, est réfuté de son côté. C'est vraiment une lecture inintelligente, que celle qui y voit des arbres magiques produisant leur propre effet. Pour ce qui concerne la création en six jours, pris littéralement, je crois avoir pu démontrer dans « Révélation des Origines » que l'auteur nous donne des indices très précis, repérables dans le texte, que son intention n'est pas du tout de faire croire que cela s'est passé littéralement dans cet espace de temps. Par diverses remarques, mais plus spécialement celle sur l'état de la végétation en 2 :4, il nous montre que, pour lui, des étendues de temps indéfinies, mais considérables, s'étaient écoulées. C'est incompatible avec une lecture littérale de quelques jours. Par la Bible elle-même, on peut montrer que la lecture littérale n'est pas conforme à l'intention du texte. Nous avons donc une réponse facile par rapport à cette attitude méprisante à l'égard des récits bibliques des origines.

### une lecture psychanalytique ?

Ceux qui font de la psychanalyse à propos de ces textes sont plus difficiles à contrer. Il faudrait être mieux armé que je ne le suis pour vraiment indiquer la manière de répliquer. De manière très générale, nous pouvons dire que cette psychanalyse de textes très anciens est toujours sujette à caution. Quand on pense que les psychanalystes usent d'une extrême prudence lorsqu'ils ont leur malade devant eux, et ne se risquent à des interprétations qu'après avoir amassé un matériel considérable sur leur patient, on se dit que faire la psychanalyse d'un texte dont on ne connaît l'auteur que par-delà des millénaires, alors que l'on ne possède d'eux que quarante ou cinquante lignes, l'entreprise est fortement conjecturale. On risque une hypothèse, mais on peut dire n'importe quoi. Cette remarque vaut pour toute tentative psychanalytique à propos d'un texte court, dont on ne connaît pas le contexte historique de manière très précise.

Il y a une différence marquée entre un récit comme celui de la Genèse, qui est unique à bien des égards, et les contes de fée qui ont le caractère d'une production folklorique, avec des variantes, un usage familial répétitif. Là aussi, il y a lieu d'exercer une certaine prudence.

Autre remarque : dans la mesure où une psychanalyse est légitime, et peut s'appuyer sur des données sérieuses, elle n'est pas incompatible avec une interprétation historique des récits. Je ne vais pas développer ce point, maintenant, mais il se pourrait que le récit nous rapporte à la fois des éléments historiquement arrivés, dans l'espace et le temps, et qu'il corresponde aussi à des structures de l'inconscient humain. Après tout, dans ces événements de l'histoire de l'humanité, c'est toute notre constitution, la manière dont nous fonctionnons, consciemment ou inconsciemment, qui étaient en jeu. Notre relation au Seigneur et à sa volonté nous structure : il pourrait donc y avoir des correspondances. Il n'est pas nécessaire d'opposer nécessairement, a priori, comme si cela allait de soi, une interprétation de type psychanalytique, si elle est bien conduite, et une interprétation conforme à l'orthodoxie évangélique.

### les indices mythologiques

En ce qui concerne les arguments des érudits, il me semble d'abord qu'il nous faut résister aux présupposés évoqués tout à l'heure concernant la formation des récits que nous lisons au début de la Bible. Cet apriori qui voudrait que les textes ne soient que la production des hommes, de leurs efforts de pensée, de leur activité imaginative, nous ne pouvons simplement pas l'accepter. Cela ne peut pas être considéré comme allant de soi au départ. Pour le considérer comme allant de soi au départ, il faut déjà avoir décrété qu'il n'y a pas de Dieu, ni de révélation possible de Dieu. Si on pipe les dés avant tout débat, on n'ira pas plus loin... Mais nous pouvons demander à notre interlocuteur d'admettre que, s'il y a un Dieu, au moins, il est capable de communiquer une révélation malgré l'impuissance humaine à rejoindre ce temps des origines. Si tel est le cas, il n'est pas évident qu'un récit se rapportant aux origines de l'univers, soit nécessairement mythologique.

S'il y a un Dieu, il peut y avoir aussi autre chose. A ce propos, on peut aussi rappeler que le Dieu que nous adorons est le Dieu souverain qui se sert de tous les mécanismes de l'esprit humain qu'il a lui-même créé. Il n'est pas nécessaire non plus d'imaginer une révélation qui tombe « toute cuite » du ciel. Car Dieu se sert, pour se révéler, des efforts de pensée, de l'imagination des hommes : Dieu communique sa révélation par le moyen des hommes dans lesquels son Esprit travaille, qu'il porte, oriente et contrôle par son Esprit. L'important n'est pas que l'on doive reconnaître que derrière les récits bibliques, il y a eu un effort de réflexion et d'imagination, de figuration des choses, car cela nous pouvons très bien l'admettre. L'important est de dire que la substance de ces textes n'est pas limitée par cela. Dieu a été capable de se servir des efforts de réflexion de Moïse, pour les délier des limitations simplement humaines. Un homme réfléchissant aux origines ne peut que forger un mythe, c'est vrai. Mais un homme réfléchissant aux origines, et conduit par Dieu, instrument de la révélation de Dieu, peut, lui, dépasser les limites des capacités humaines et recevoir par là une vérité sur les origines qui serait inaccessible à l'homme tout seul. Voilà ce qu'il nous faut, quant au principe, affirmer avec autant de force que nous le pouvons.

Quant aux similitudes entre les récits bibliques et les mythologies, tous les évangéliques ne sont pas d'accord. Il en existe, c'est sûr. Deux stratégies existent par rapport à cette question. La première consiste à dire que, derrière leurs mythologies, les hommes ont gardé le souvenir – corrompu, perverti – de ce qu'était la vérité des origines, la vérité de la création de l'homme, de ce que Dieu avait révélé à l'homme premier sur la création du monde. Adam a reçu une première révélation. Elle a persisté, comme en « miettes », en lambeaux, dans la mémoire de toutes les cultures, et c'est pourquoi on retrouve des traits semblables à ce que l'on a dans la Bible, dans toutes ces cultures et ces mythologies. Cette approche a été développée avec beaucoup de savoir, en particulière par un théologien catholique de l'entre-deux guerre, Wilhelm Schmidt, un autrichien, qui a amassé beaucoup de documentation pour suggérer que dans les cultures les plus anciennes, on voit toujours qu'il y a un Dieu unique, suprême, par exemple, et que ce n'est que plus tardivement, dans ces cultures, que ce Dieu est devenu plus oisif, qu'il a reculé comme dans l'insignifiance, et qu'on a perdu le sens réel de son importance. Mais, argumente Schmidt, il y a une mémoire primitive de la vérité. Les similitudes que l'on constate s'expliqueraient par cette mémoire.

Une deuxième stratégie voit, dans ces similitudes, des similitudes de forme seulement. Les parentés touchent le langage, mais non pas le fond et la substance. Le récit de la Genèse emploie la même langue, le même lexique de symboles que les mythologies, en particulier celles des pays avoisinants. Cela ne doit pas nous surprendre. Si le symbole d'une plante ou d'un arbre de vie était un symbole bien connu, il était tout à fait possible, pour parler de la réalité qu'un tel symbole devait évoquer, de reprendre ce symbole dans le texte de la Genèse. Il est manifeste, en ce qui concerne le Léviathan, par exemple, que c'est ce qui s'est passé. Le Léviathan est un animal de type mythologique, dans les récits de Ras Shamra. Manifestement, aussi, lorsque Esaïe en parle, il ne croit pas qu'il existe vraiment un serpent fuyard et tortueux comme le suppose la mythologie de Ras Shamra, mais il traite de ce Léviathan comme d'une figure symbolique pour le grand Adversaire de Dieu, la puissance qui agite les peuples contre l'Eternel. Un tel usage de figures mythologiques nous est très familier. Nous disons de quelqu'un : « C'est un Hercule, il déploie des efforts herculéens. » Nous ne croyons pas à l'existence d'Hercule comme demi-dieu, nous n'adhérons pas à la mythologie grecque, mais nous pouvons très bien reprendre, comme un élément de langage, à cause du symbolisme qui lui correspond, la figure d'Hercule. Pour le récit biblique des origines, les similitudes seraient explicables de cette façon.

Cette seconde option me semble meilleure que celle de Wilhelm Schmidt, qui est aujourd'hui assez déconsidérée (quoi que certains adeptes subsistent, tel John Wenham, anglican évangélique). Cette approche souffre de deux très gros inconvénients : d'abord, on ne voit pas comment une mémoire, même en « miettes », aurait été préservée à travers tant de vicissitudes. Il y a quand même des milliers d'années, de petits groupes humains dans des conditions de vie très précaires, entre le temps d'Adam (même si on le date aussi bas que possible) et les premières constitutions de textes qui aient pu parvenir jusqu'à nous. Une seule manière d'envisager la préservation serait d'accepter la notion d'inconscient collectif que le psychiatre de Zurich Karl Gustav Jung professait.

Il pensait qu'un certain nombre d'archétypes, d'images-clé, se forment dans l'inconscient, et se transmettent héréditairement : un inconscient collectif, mais génétiquement transmis. Mais c'est une hypothèse qui ne semble ni confirmée ni admise très généralement. Une seconde objection est le constat que ce sont les cultures les plus archaïques – même si elles ne sont pas anciennes – que les similitudes sont les plus fortes. Alors que le texte de la Genèse vient d'une époque de haute culture, très curieusement, on constate une plus grande proximité avec les mythologies des peuples archaïques, très démunis. Pourquoi ? En tout cas, cela semble peu conforme avec une hypothèse comme celle de Wilhem Schmidt.

Cette seconde option aide à comprendre que ce soient les mythologies les plus proches, mésopotamiennes en particulier, dont la Bible reprend le langage.

D'autre part, il faut aussi souligner que, s'il y a des similitudes, il y a aussi des contrastes. Ils sont extrêmement considérables. Un grand spécialiste de la mythologie babylonienne, qui en a été l'un des éditeurs en anglais, Alexandre Heidel, déclare que, lorsque l'on compare les similitudes aux différences, entre l'épopée babylonienne de la création et Genèse 1, elles pâlisent comme la lumière des bougies devant la clarté du soleil quand il se lève. Il y a des similitudes, c'est vrai, il faut en tenir compte. Mais les différences sont considérables. Si l'on compare, par exemple, les explications données sur le motif de la création de l'homme. Dans l'épopée babylonienne, ce sont les dieux qui veulent se décharger des travaux qui leur incombent, en particulier du soin des canaux d'irrigation : aussi créent-ils l'homme ! Et encore, c'étaient les « petits dieux » qui étaient chargés de ce travail sous l'autorité des plus grands dieux. Ces « petits dieux » en ont assez, et décident de faire grève. C'est ce que raconte l'épopée d'Atrahasis ! Ils vont jusqu'à mettre le feu à leurs outils. Cela tourne à l'émeute. C'est dans le processus de règlement de cette crise sociale du monde des dieux que la décision est prise de créer l'humanité, pour décharger ces dieux mineurs de cette tâche qu'ils ne voulaient plus assurer. Quel contraste avec ce que nous découvrons dans l'élément correspondant du récit biblique ! Dans la suite du récit babylonien, l'homme est fabriqué suite à la mort d'un dieu mineur : c'est avec son sang, mélangé à de la boue, que l'humanité est formée. On retrouve, comme dans la Bible, la boue, mais au lieu de la notion d'esprit, que communique l'image du souffle divin (avec un nom spécial, qui n'est pas utilisé pour les animaux), le récit babylonien parle de sang divin, ce qui fait apparaître l'homme comme mi-divin, mi-terrien. La Bible évite une telle vision de l'homme. Elle déclare l'homme « en image de Dieu », mais n'en fait pas un « demi-dieu ». Les différences sont énormes.

Une autre différence, fondamentale, est la différence d'intention entre le mythe et les récits bibliques. Il existe un climat, une intention du mythe. C'est, finalement, toujours de résorber les différences, de confondre, de tendre à la confusion entre l'humain et le divin. Des spécialistes remarquables du mythe l'ont dit et montré (cf Henri Frankfort) : le mythe a pour intention de résorber les différences et d'unir l'humain et le divin, comme cette image des humains formés avec du sang divin. Le crime typique, pour de nombreux humains, c'est le viol d'une déesse : une confusion entre l'humain et le divin, le naturel et le surnaturel. L'intention des récits bibliques est manifestement juste l'opposé. On peut montrer qu'il y a comme une intention spirituelle dans les diverses mythologies, et que l'intention spirituelle des récits de la Genèse est juste à l'inverse. Cela montre aussi quels sont les enjeux : il n'est pas gratuit de dire que ce sont des mythes, et que l'on aime les mythes ! En réalité, c'est toute une orientation de l'esprit qui est en cause.